

LIONEL ZINSOU

Co-président de SouthBridge, ancien Premier ministre du Bénin

Thierry de MONTBRIAL

Maintenant, à toi mon cher Lionel.

Lionel ZINSOU

Merci Thierry, bonjour à tous. Je voudrais dire que mon propos est modeste par rapport à celui de mon ami qui vient de s'adresser à vous, parce qu'il a fait un petit peu mieux que 10 % de croissance du PIB en Ethiopie. Il a rendu à l'Afrique le service de savoir que c'était possible. Mon voisin a ouvert cet espoir d'une croissance forte, équilibrée, dans un pays très diversifié dans son économie. Le fait que ce soit possible libère les énergies de tout le continent. Je veux l'en remercier ici. Je suis ravi d'être à ses côtés, nous sommes côte à côte dans quelques circonstances, et travailler avec lui est très stimulant. Il a libéré l'imaginaire du continent en ce qui concerne un avenir que nous maîtrisons et un avenir exceptionnel.

Je vais jouer selon la règle que tu m'as proposée, qui est : qu'avons-nous vécu de très positif et qu'avons-nous vécu d'un peu plus négatif dans l'expérience des affaires publiques ? Il y a quelque chose que je retiens de très positif, il est vrai que je me lève tous les matins trouvant que c'est positif. C'est le métissage. Au fond, superficiellement, nous avons un problème en politique en Afrique si nous ne sommes pas tout à fait comme les autres. La différence, c'est toujours un peu difficile à porter. Quand je suis en France et si j'interviens sur la scène publique, je m'occupe d'un *Think Tank* par exemple, progressiste en plus, on me dit sur les réseaux sociaux de la fachsphère « Allez donc faire cela en Afrique, qu'est-ce que vous faites à nous donner des leçons ? ». Et quand je suis candidat à la présidence au Bénin, on me dit « Rentre chez toi chez les blancs, tu ne nous connais pas ». C'est extraordinaire parce que vous regardez votre société chaque fois d'un point de vue un peu lointain. Et là, je suis très heureux que cette conférence ait lieu au Maroc, parce que c'est un des seuls endroits où dans la rue, on me parle en arabe dialectal marocain, que je ne comprends absolument pas, parce que l'on pense que je suis de là. C'est très important pour un métis qu'il y ait quelque part dans le monde un endroit où les gens pensent que vous êtes né là, parce que ce n'est pas le cas chez mon père et ce n'est pas le cas chez ma mère. Mais au lieu que ce soit vécu comme quelque chose de triste, c'est quelque chose de formidable, parce que cela permet au fond d'essayer de combiner les cultures et les expériences. Et l'une des choses les plus positives que j'ai vécues dans une campagne électorale qui vous emmène toujours au fond de la dernière clairière de la dernière et plus lointaine forêt de votre pays, à la rencontre au total de quelques millions de gens, c'est combien en réalité, dans notre pays, les populations ne sont pas xénophobes, elles sont ouvertes. C'est peut-être une grâce. Ils me disent « Chez toi, en haut là, au nord, il paraît que c'est une société du mérite, une société où l'ascension sociale est possible. Est-ce que tu vas nous ramener cela de chez toi ? ». Vous voyez, même quand l'on me dit « Tu es un blanc, tu n'es pas tout à fait des nôtres », on le positive.

Moi, je suis frappé en Afrique par le fait que nous sommes un brassage. Monsieur le Premier Ministre, nos amis éthiopiens pensent qu'ils sont l'optimum du brassage des civilisations, que Dieu a fait les blancs qui sont des petits pains pas cuits, qu'il a fait des gens comme nous qui sont des petits pains brûlés, et puis qu'il a fait les Ethiopiens et là, c'était parfait. Ce qui me frappe moi, c'est que même si je suis un petit pain brûlé, c'est combien il y a cette volonté d'être au fond un peuple, malgré une extrême diversité. Le Premier ministre a commencé par là, cette volonté d'un peuple, un continent, une identité, construite d'ailleurs beaucoup par le fait que nous avons tous été dominés à un moment quelconque, sauf l'Éthiopie. Au moment où nous avons construit le système de gouvernement du monde après la guerre, il n'y avait que l'Éthiopie pour représenter l'Afrique. L'Éthiopie est un cas un peu particulier. Maintenant, il y a le siège de l'Union Africaine, mais au fond, nous sommes tous extraordinairement métissés en Afrique, et ce métissage aujourd'hui général ferait très plaisir à Senghor, le grand ami et mentor du gouverneur Trichet en face de moi. Notre admiration commune ferait très plaisir à Léopold Sédar Senghor, ce métissage extrêmement fort

et qui se trouve même dans la volonté de Sa Majesté dans ce pays, de faire du Maroc un pays complètement et intégralement africain, présent dans tous les autres pays d'Afrique.

Je n'ignore pas qu'il y a encore des conflits de tribalisme, je n'ignore pas qu'il y a des tendances au racisme. Mais ce qui me frappe, c'est combien l'élan va dans l'autre sens, et combien nous sommes capables de combiner les différences. Une autre chose comme étant de la diaspora, c'est de voir dans les administrations publiques, les *Young Leaders* dont parle le Premier ministre, qui viennent de partout, qui ont fait leurs études partout, et qui reviennent chez eux. Au fond, le chez eux est imaginaire. Moi, j'ai trois filles, deux habitent au Bénin. Aucune d'elles n'est née au Bénin, elles n'ont aucun problème à dire « Nous les Béninois ». Parfois, il y a des gens qui se posent des questions, pas au Bénin, à l'extérieur : « Vous avez comme cela beaucoup de Béninois blancs ? » – parce qu'elles sont plus blanches que moi, mais cela ne leur pose aucun problème. Elles reviennent dans leur continent parce que c'est le continent de tous les possibles. Nous avons créé une entreprise financière avec Donald Kaberuka, le Président de la BAD que vous connaissez bien ici. Nous ne recevons que des CV de jeunes Africains, pas du tout Béninois ou Rwandais, de toute l'Afrique, qui disent « Wall Street c'est bien, la City c'est bien, Paris c'est bien – Agnès m'en a encore présenté un autre qui était à Chicago –, mais nous voulons rentrer chez nous, construire notre Afrique ». Cela, c'est frappant, les Nigériens appellent ça les *Repats*.

Ce que j'ai trouvé de plus négatif, de plus triste, c'est mon incapacité à convaincre les Européens, les non-Africains, qu'il y a quelques idées reçues sur l'Afrique, qui ne gênent plus l'Afrique, mais qui vont les gêner eux-mêmes. Il y a un degré d'ignorance ou d'indifférence qui est problématique pour l'Europe, problématique pour l'Occident en général. Quand je n'étais pas du tout dans la politique, mais plutôt dans l'entreprise, j'ai longtemps considéré que j'avais un devoir d'essayer d'expliquer ce qui se passait vraiment en Afrique, que ce qu'il se passait était extrêmement vigoureux, extrêmement transformant, et l'on m'avait collé un adjectif d'afro-optimiste béat. On avait inventé cela pour moi, c'est-à-dire au fond une espèce de niaiserie particulière qui consiste à croire ce que l'on souhaite, c'est-à-dire que l'Afrique va de mieux en mieux, alors que c'est évident qu'elle est l'addition de fléaux divers, d'épidémies, de conflits, de corruption, toute une série de plaies d'Egypte. Je n'arrive pas, ni en partageant mon expérience de financier ni en partageant mon expérience de Premier ministre, à dissiper cela très vite. Le Premier ministre dit « L'Afrique n'est pas un cas humanitaire, c'est un *Investment case* », mais ce n'est pas le regard du monde sur l'Afrique. C'est maintenant le regard de l'Afrique sur elle-même, mais c'est très difficile de faire partager, quand l'on vous dit que le risque africain en termes d'investissement est très surestimé. En fait, il est assez facile à assurer et dérisquer l'Afrique, il y a de plus en plus de mécanismes pour le faire, mais ce risque reste toujours surestimé. Les migrations en Afrique, ce n'est pas la ruée vers l'Europe, ce sont des migrations internes à l'Afrique, très puissantes. En dehors des conflits, en dehors des réfugiés – et la conflictualité baisse maintenant, en dehors des guerres et de leurs effets, la migration est interne à l'Afrique. La ruée sur l'Europe est un fantasme. La ruée sur l'Europe, c'est au XXI^e siècle, le péril noir qui remplace le péril jaune, l'obsession du début du XX^e siècle. C'est très difficile au fond, personne n'arrive tout à fait à rentrer dans ce raisonnement. Quand vous expliquez que dans nos économies – et c'est tout à fait le cas en Éthiopie et au Bénin – la démographie n'est pas ce que vous pensez, c'est-à-dire que ce n'est pas un effet de fécondité, il est tout à fait indifférent qu'il y ait six enfants par femme dans la bande sahélienne qui d'ailleurs ne représente que 1 % de la population de l'Afrique. Non, ce qui est important, c'est que notre croissance démographique se fait par l'augmentation de l'espérance de vie. Vous êtes ici dans un pays qui, en nombre d'enfants par femme, est en train de rejoindre la fécondité du sud de l'Europe. C'est la même chose en Tunisie depuis plus longtemps, c'est en train de devenir la situation en Algérie. C'est le cas de toute notre côte d'Afrique occidentale, il y a 2,8 enfants par femme à Cotonou, la fécondité n'explique rien de notre croissance démographique. Notre croissance démographique est le fait de l'espérance de vie qui s'allonge à raison de l'amélioration nutritionnelle, de l'amélioration éducative et des progrès considérables de la santé publique. Mais comme l'Europe, l'Occident, nous voient comme les moins bien formés, les moins bien soignés, les moins bien nourris de la planète, cette idée ne passe pas. Oui, nous sommes les moins bien nourris de la planète, mais nous sommes beaucoup mieux nourris qu'il y a vingt ans. Le résultat, c'est que dans les pays d'Afrique centrale, aujourd'hui, vous gagnez une année d'espérance de vie par an.

Nous nous parlons depuis beaucoup trop longtemps, Thierry va dire que je vous empêche de manger, parce que cela fait déjà au moins quinze ou vingt minutes que nous parlons. Nos frères Congolais viennent de gagner vingt minutes d'espérance de vie, cette dynamique de l'espérance de vie ne s'est jamais produite dans l'histoire de l'humanité. Les Européens ne s'intéressent qu'à la fécondité, mais c'est une erreur de base, de première année de sociologie ou de sciences économiques. En revanche, les Européens ne voient pas qu'il y avait cent mille Chinois résidant en Afrique il



y a vingt ans, et qu'il y en a un million et demi aujourd'hui. Moi, je trouve que c'est très bien dans l'apologie du métissage, je trouve que c'est parfait. Mais si j'étais français à 100% et pas à 50, je me dirais « Est-ce que je ne suis pas en train d'imaginer – une espèce d'imaginaire primitif – que l'on va m'envahir », comme si c'étaient les miséreux, les gueux du monde qui se levaient et qui se ruaient sur moi, au lieu de regarder les faits, à savoir que petit à petit, je disparaissais, je m'abolis humainement de l'Afrique, parce que je ne vois pas que les courants migratoires qui sont intéressants, qui méritent l'analyse, ce sont les courants migratoires dans l'autre sens. C'est le retour des *Repats*, notre jeunesse très qualifiée qui rentre, le contraire du *brain drain*. C'est de plus en plus une relation avec l'Asie et les autres émergents, qui a une réalité de population. Je me félicite de ces mouvements et je me désespère de ne pas réussir à les expliquer.